

La Vie comme pèlerinage



STÉPHANE GUINARD

Stéphane Guinard

La Vie comme pèlerinage

© Stéphane Guinard, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1297-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Dans notre société occidentale, tous les chemins nous sont donnés pour nous perdre. Le seul qui nous soit enlevé est le vrai chemin. »

Christian Bobin

« Il n'y a que deux façons de vivre sa vie : l'une en considérant que rien n'est un miracle, l'autre en considérant que tout est un miracle. »

Albert Einstein

Le Camino del Norte

Le Camino del Norte suit la côte atlantique au nord de l'Espagne. Il part du Pays basque pour traverser les provinces de la Cantabrie, des Asturies et arriver en Galice. Les principales villes qui jalonnent ce Chemin sont San Sébastian, Bilbao, Santander, Llanes, Gijon, Avilès, Luarca, Ribadéo, Villalba, Arzua et enfin Santiago de Compostella. Le Camino del Norte se prolonge ensuite jusqu'à l'océan, à Fisterra.

1

Aujourd'hui, José et moi devons nous rejoindre à la gare de Saint-Jean-de-Luz. Ah ! Saint-Jean-de-Luz, ce si joli petit port de pêche sur la côte basque. J'y ai passé des vacances d'été lorsque j'étais enfant et que l'insouciance était encore l'atmosphère dans laquelle baignait chacun de mes jours. Je me souviens avec nostalgie des parties de billes dans le sable que nous faisions avec mes copains d'alors.

En attendant le train de José qui vient d'être annoncé avec trois quarts d'heure de retard, je me suis installé sur un banc en face du kiosque à journaux d'où je peux lire les gros titres. La sécheresse fait la une de plusieurs quotidiens, tandis que d'autres ont préféré titrer sur les récentes émeutes survenues en Iran. La révolte gronde contre le régime théocratique qui tente tant bien que mal de se maintenir au pouvoir. Dieu n'a que trop souvent servi de prétexte ou d'alibi pour cautionner des exactions inqualifiables perpétrées par des régimes autoritaires. Je me rappelle que, dans le journal non expurgé d'Anne Frank que j'ai eu récemment entre les mains, la jeune fille exprimait le fait que chez tous les hommes, grands et petits, il existait un besoin de ravager, de frapper à mort et de s'enivrer de violence.

Il semble que la paix n'ait jamais été bien longtemps aux programmes des décideurs de ce monde. Je crois qu'en définitive, la paix ennuie les hommes car ils finissent par se lasser de ces jours trop tranquilles. Sans doute par atavisme animal ont-ils toujours soif de conquêtes, qu'elles soient féminines ou territoriales. S'ensuivent des conflits et des guerres, avec tous les débordements qui s'y déploient. Je me suis souvent interrogé sur le fait que les grandes figures de la non-violence comme Gandhi, Martin Luther King ou John Lennon étaient morts assassinés. Ils devaient certainement être trop dérangeants, trop à contre-courant de ce monde de violence et d'intolérance. Cela va me faire le plus grand bien d'aller marcher à nouveau et de quitter pour un temps cet environnement médiatique qui se complaît à ressasser à l'envi toutes les horreurs de la planète.

Alors que j'étudie les étapes du *Camino del Norte*, le petit bruit caractéristique de l'arrivée d'un SMS sur mon téléphone portable me sort de mes réflexions. « Coucou mon chéri. J'espère que José et toi êtes bien arrivés à destination. Je vous souhaite à tous les deux un très bon Chemin et pense bien fort à vous. Je t'embrasse tendrement. Ta Clara. ». Délicieuse Clara, toujours aussi attentionnée

à mon égard, même quand elle doit rester seule à s'occuper d'Amandine. Cette gamine, aux yeux noirs comme ceux de sa mère, est devenue le centre de notre petit monde. Nous bêtifions quelque peu, je dois le dire, devant chaque progrès qu'accomplit notre adorable fille. Mais n'est-il pas naturel de s'émerveiller quand notre enfant réussit à terminer son puzzle ou qu'une fois enfilées toutes les perles, elle nous tend son collier complet avec un sourire digne d'une championne olympique ?

José n'étant toujours pas arrivé, je me replonge dans le guide de notre pérégrination. Près de huit cent cinquante kilomètres séparent Irun, petite ville frontalière espagnole qui sera notre première étape, de Santiago notre destination finale. D'après ce que je vois dans ce guide, cette partie du *Camino* sera bien différente de celle que j'ai parcourue en France : plus sauvage et plus vallonnée, cheminant entre mer et montagne, parfois citadine, mais moins jalonnée de monuments religieux. De quoi largement admirer le paysage, échanger avec d'autres et aussi réfléchir sur soi. Je me dis que, d'une certaine façon, la devise de la République française « Liberté, Égalité, Fraternité » pourrait tout à fait s'appliquer aux pèlerins de Saint-Jacques. Liberté, car chacun est libre de choisir le parcours qui lui convient le mieux et de l'effectuer à son rythme. Égalité, car nous cheminons tous à pied à de rares exceptions près. Fraternité enfin, par la proximité physique et affective qui nous relie les uns aux autres, ainsi que par le partage et l'entraide que nous nous prodiguons tout au long du Chemin. Oui, c'est en vérité une belle devise qu'avaient trouvée nos ancêtres pour nous rallier dans un même élan de générosité.

Je sors mon téléphone de mon sac, décidé à partager ces réflexions avec Madame de Vilmentiers avec qui j'ai noué une amitié épistolaire, il y a quelques années de cela, en prenant le Chemin de Saint-Jacques. Communiquer par mail est vraiment pratique.

§§§§§§§§§§§§§§§§§§§§

Cher Laurent,

Merci beaucoup pour ce premier message que vous m'envoyez de votre nouveau parcours. Je suis tout à fait d'accord avec vous concernant notre devise républicaine et son bel esprit. Je me souviens qu'elle était marquée au fronton de certaines églises, dont Notre-Dame des Anges à Collioure où j'avais séjourné il y a bien longtemps. J'avais été surprise que cette note républicaine fût apposée sur un monument religieux, et j'en avais demandé l'explication à un guide local.

Je suis ravie de savoir que vous avez repris le Chemin¹. Que Dieu vous garde et vous assiste dans votre pérégrination.

§ § § § § § § § § § § § § § § § § §

— Salut Laurent. Écoute, je ne sais pas quand j'arriverai à Saint-Jean-de-Luz car le chef de bord vient de nous annoncer qu'il y a une panne moteur de la locomotive. Ne m'attends donc pas pour rejoindre le gîte. Je te donnerai d'autres nouvelles dès que j'en aurai.

— C'est d'accord. À tout à l'heure, avant la nuit j'espère !

2

C'est maintenant à ma petite femme adorée que j'ai envie de parler.

— Bonsoir Clara chérie. Je suppose qu'Amandine va bientôt aller se coucher. Je voulais juste vous dire que je vous aime et que je vous embrasse très fort.

— Merci mon Laurent. Oui, j'étais en train de lui lire l'histoire du soir. Comment vas-tu ?

— Moi ça va. Je suis arrivé au gîte, mais José n'est pas là car son train a eu une avarie. Je ne sais pas quand il pourra me rejoindre. Mais ne t'en fais pas, je suis bien logé. Tu peux me passer Amandine pour que je lui parle un peu ?

...

— Coucou Amandine.

— Papa ? me répond une petite voix flûtée.

— Oui, c'est moi ma chérie. Maman te lit quelle histoire ce soir ?

— Arthur cochon !

— Elle te plaît ?

— Oui !!

— Alors tant mieux. Je te fais plein de gros bisous.

— Moi aussi !!

— Tu me passes Maman ?

— Oui !!

Clara et moi discutons pendant un quart d'heure de tout et de rien, juste pour le plaisir d'entendre la voix l'un de l'autre, juste pour le bonheur d'éprouver notre amour au travers des mots que nous échangeons. Je me rends compte à quel point j'ai manqué de tendresse avant de rencontrer Clara, ce baume si doux et apaisant qui soigne les plaies de nos vies tourmentées. C'est ce baume, je crois, que nous sommes l'un pour l'autre. Je me rappelle toutes ces années d'errance où je n'ai fait que « passer ma route » : ce n'était qu'une fuite, un évitement de soi, une fausse liberté. Cette errance qui confinait à la désespérance, et qui fut mon lot avant de parcourir ce Chemin de toutes les rédemptions.

Toujours pas de nouvelles de José. En attendant le dîner, je feuillette distraitement un magazine de randonnées. Une longue femme brune aux cheveux courts, svelte, d'allure sportive que souligne un justaucorps mauve et jaune, vient s'installer dans un des fauteuils du salon en face de moi. Les quelques rides au coin des yeux et la peau légèrement parcheminée de ses bras bronzés trahissent une cinquantaine d'années. Nous nous adressons un sourire de bienvenue. D'autres pèlerins nous rejoignent. Un jeune homme blond en débardeur et short, casque sur les oreilles, déambule dans la pièce en se déhanchant au son de sa musique. Un trio d'une soixantaine d'années, deux hommes au faciès rougi par le soleil et une femme à l'air fatigué, arrivent en parlant de leur dernière étape. Ils viennent de Bayonne et ont décidé d'aller jusqu'à Santander. Nous ne pouvons rien ignorer de leur parcours tant ils ont le verbe haut.

Nous allions passer à table lorsque notre hôtesse nous signale que le dernier convive du soir vient d'arriver. Elle attend que nous soyons au complet pour servir la soupe de poissons locale - le ttoro basque - qu'elle a préparée et dont le parfum nous flatte déjà les narines. L'un des trois sexagénaires lui demande quelles sont les traditions qui persistent encore au Pays basque.

— Il y a bien entendu la pelote basque qu'on appelle ici la Cesta Punta. Les Internationaux professionnels se sont d'ailleurs tenus récemment à Saint-Jean-de-Luz. J'adore assister à ces matchs : c'est rapide, d'un engagement total, et les points sont souvent magnifiques ! Il y a aussi le Toro de Fuego – le taureau de feu – qui est en quelque sorte une parodie de corrida. Deux fois par semaine en été, il enflamme la place centrale Louis XIV sous une pluie de confettis. Je vous conseille vraiment d'y assister au moins une fois, nous dit-elle avec enthousiasme.

— Et alors la corrida ? Est-elle encore pratiquée ici ?

— Non, plus depuis quelques années. Les mœurs évoluent, vous savez, et il n'est plus question de faire souffrir les taureaux comme avant.

En l'écoutant parler, je n'arrive pas à percevoir si elle regrette cette tradition ou si elle approuve son abandon. J'ai en fait l'impression qu'elle se range à la réalité de la situation.

Quelques instants plus tard, José entre dans la salle à manger en hochant la tête en guise d'excuse. Il n'a pas changé depuis la dernière fois que nous nous sommes vus. Un grand gaillard aux cheveux noirs et aux sourcils épais, les yeux